

Hommage à tata Aloïsia

Il y a des semaines, des mois, même des années, où rien ne nous rappelle rien. Les parfums se confondent, les odeurs se mélangent, les saveurs se remplacent avec indifférence ; du plus doux tissu de ce grand couturier aux regards les plus rudes du chien de la voisine, la somme du monde nous laisse aussi froid qu'hier. On passe la vie en haussant les épaules, suivant la foule, sans que jamais un rire ne plonge en notre intérieur pour en faire ressurgir le royaume des souvenirs. Puis il y a ces secondes, infimes instants de grâce ou de torture, durant lesquelles cet air familial parvient à nos oreilles, ces yeux connus de nous nous frôlent encore, cette odeur de madeleine revient emplir nos narines ; ces secondes, où s'élève en nous ce que notre mémoire a confiné. Par une journée passée à trier les courriers pareils à ceux de la semaine dernière ou à déambuler avec cette bouteille qui poursuit les individus égarés, notre vie est chamboulée, puisqu'on se souvient soudain de l'être qui ensoleillait notre vie grise ; et on se retrouve mis à nu par les effluves du temps, déconcertés d'avoir oublié ce qui, un beau matin, fut notre seule source de bonheur.

Et ce nounours, exposé dans la devanture de la boulangerie, à quelques pas de moi, était de ces secondes-là ; car c'était le même que ceux que tata Aloïsia m'apportait, à la maison de mon enfance, à Munich, quand papa allait vendre les tableaux de maman et que celle-ci peignait au sous-sol ; c'était la jolie époque, paisible et douce, celle où le goûter m'attendait chaque jour, quand je dessinais des rêves de gloire avec des couleurs vertes et que tonton Achim et Michela parlaient de renouveler leurs vœux. Qu'elle est loin, cette ère ! où, devant toutes les chaises de notre table, il y avait un verre de champagne plein, et aucun écho d'absence. Les fins de semaine, alors que je cherchais à atteindre les nuages sur ma balançoire, j'apercevais de la rue d'en face tata Aloïsia sortir du taxi noir. Quels beaux cheveux elle avait, flottant dans l'air, scintillants tels les lustres de l'univers, nécessaires à ma plénitude comme le blé à l'agriculture ! Avec quels jolis yeux intéressés elle regardait le monde, la rue puis moi, aussi bleus que le ciel et son reflet dans l'écume ! Et son foulard rouge ! Et son manteau noir ! Et son livre de Stefan Zweig ! Et son sourire vrai ! Puis, tout ce qui émanait d'elle, son amour pour moi qu'elle ne cachait pas par sa fierté, ses défauts qu'elle ne maquillait pas de fard, ses fossettes qui traçaient des profondeurs à ses joues et me faisaient, par sa présence, sauter sur mes pieds et courir lui

ouvrir le petit portail blanc.

Elle traversait la rue.

Comme mon cœur battait plus vite ! Et que mes trépignements se faisaient plus impatients ! quand je remarquais à sa main le sac tout rose où il était écrit en couleur guimauve *Boutique de Gabriel & ses douceurs*, symbole de la joie prochaine et de mon excitation actuelle, qui provoquait en mon âme d'intenses vibrations, puisqu'il signifiait le cadeau !

Tata Aloïsia arrivait devant moi ; elle m'embrassait sur les deux joues, me demandait comment s'était passé ma semaine, s'asseyait sur le banc en pierres face à la balançoire et disait d'une voix tendre en écrasant sa cigarette : « Arnold, tu peux me faire du café, s'il te plaît ? On jouera un peu si tu veux, d'ailleurs je t'ai apporté quelque chose qui te fera plaisir. Mais pour le moment laisse-moi me reposer, il y a eu un débat au bar à propos du traité de Versailles, crier mes arguments m'a donné mal à la tête. Le Parti national-socialiste des travailleurs m'irrite vraiment. Je comprends qu'on puisse ne pas apprécier le programme d'Hindenburg ; c'est vrai, il a... ». Je ne l'écoutais point ; cette impatience qui bouillonnait en moi n'était plus supportable, et me poussait à succomber à ce désir auquel j'avais déjà tant résisté ; mais dans l'emportement de l'attente trop longue je cédaï, et lui arrachais le sac des mains. « Arnold ! », criait-elle, se levant, croisant les bras de cet air sévère qu'elle prenait quand on la contredisait ; mais sa bouche, qui s'ouvrait sur un ton s'annonçant furieux, se refermait aussitôt que je voyais, au fond du sac, le nounours. Quel sentiment grand s'emparait de mon être, alors ! Il tapissait ma chair d'une excitation folle qui ne demandait qu'à jaillir d'entre mes lèvres, me prenait tout entier comme l'ouragan dérobe les arbres à la terre. Comment pouvais-je contenir ces flammes qui me dévoraient ? Je sortais le nounours du sac, contemplais ses oreilles mignonnes et ses pattes douces. Celui-ci me souriait, il tendait les bras de cet espoir qu'ont les orphelins quand ils découvrent leur nouvelle famille ; redressant son nœud papillon jaune, je pensais à nos prochains jeux, à ce trente-neuvième ami qu'il me faudrait présenter aux autres.

Et c'était là, dans cette accumulation de patience et de surprise, par cet innocent sentiment, agréable et étrange à la fois, qui est de considérer un objet en laine comme un être avec qui on peut dévoiler notre âme, que l'explosion retentissait. Et quelle explosion ! Comme un feu d'artifices elle éclatait en paillettes de joie de mille couleurs, et je recevais ces bouts d'étoiles sur mes cheveux blonds. Ainsi j'étendais les bras comme cet aigle que je rêvais d'être et courais autour de tata Aloïsia ; je riaï. L'euphorie coulait en larmes sur

mes joues, sortait de moi par de grands éclats, sublimant ce faste jour par mes tournolements d'oiseaux. Tata Aloïsia souriait un peu, aussi, puisque le bonheur des êtres aimés souvent se transmet. Alors je lui prenais la main, la faisais tournoyer et valser, puis sautais dans ses bras en lui criant ô combien elle était gentille, ô combien elle ressemblait à une fée, ô combien je l'aimais, puisqu'elle faisait voler autour de moi des papillons ! Je m'appuyais sur elle de tout mon poids, elle glissait puis tombait, et je m'écrasais sur le sol à ses côtés. Mais elle ne s'énervait pas, non ; elle riait à son tour, d'abord timidement puis sans se retenir, jusqu'à ce que nos grelots s'emmêlent, rendant nos joues aussi rouges que les roses et nos yeux aussi brillants que la Voie Lactée. « Il te plaît, mon cadeau, n'est-ce pas ? », s'amusait-elle à me dire. Et je hochais la tête avec vigueur, avec l'exagération qui accompagne les émotions trop fortes, dans ce manque de raison que provoquent les montagnes russes des sentiments.

Le klaxon d'une voiture me fait revenir au présent, dans cette rue qui me paraît soudain pleine de monde mais vide de toi, aux grands titres de journaux qui crient l'armistice entre la capitale de la liberté à la Tour Eiffel occupée et l'Allemagne, notre pays prétendu glorieux, quand je ne reçois aucune de tes nouvelles, tata Aloïsia. Ce nounours apaise néanmoins mon manque. Aspirateur de nos souvenirs, il les contient dans sa laine ; ses yeux reflètent les tiens, son sourire me rappelle tes discussions sur l'amour, son pelage renferme le son de ton rire ; et il me semble apercevoir une part de ton âme en lui, un arôme de nos souvenirs qui se diffuse en son dedans. Hélas ! aucun passant ne remarque ce que je vois, personne ne s'arrête là où je suis paralysé. Les gens ne connaissent pas nos mémoires, tes tristesses passagères et tes cadeaux de joie que j'avais si souvent rêvés d'écrire, en transformant tes projets de résistance et ton admiration pour Enjolras en termes soupesés, ta sensualité pareille à celle d'Albertine Simonet en phrases justes, ton être en paragraphes qui s'étendent et s'animent.

L'uniforme collé à ma peau me rappelle que je dois aller travailler, maintenant. Or, de terribles regrets m'assaillent : le regret de ne pas avoir fait connaître au monde ce bonheur fou que toi seule me donnais ; le regret de ne pas avoir composé par un roman tout ce que tu signifiais à mon égard.

Et surtout, quel dégoût dans ma bouche j'éprouve, pour ne pas avoir su te rendre hommage quand nous pouvions encore écrire sur les murs !